

INTRODUCTION

Le yiddish désigne la langue vernaculaire des Juifs ashkénazes qu'ils utilisèrent depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, soit durant presque un millénaire. Elle fut parlée dans les communautés juives d'Allemagne, ainsi qu'en Bohême, Moravie, Pologne, Lituanie, Ukraine et Biélorussie, mais aussi en Alsace, Hollande ou en Italie du Nord jusqu'au XVII^e siècle. À partir du XIX^e siècle, le yiddish accompagna les Juifs dans les pays où ils émigrèrent, entre autres, Israël, les États-Unis, le Canada ou l'Amérique du Sud.

Le yiddish, selon les époques, connut de multiples appellations : dans les écrits anciens, on parle du *taytsh*, en raison de sa proximité avec l'allemand, et, dans les textes rabbiniques, il est souvent dénommé *leshon ashkenaz* ou *leshonenu*, « notre langue ». On trouve aussi le terme *ivre-taytsh* (litt. « hébréo-allemand »), la langue des traductions des livres saints, en référence à la structure de la plupart des langues juives dans lesquelles l'élément hébréo-araméen est

fondamental. Au XIX^e siècle, les philologues utilisent le terme « judéo-allemand », en relation avec d'autres langues mixtes comme le judéo-espagnol ou le judéo-arabe, mais aussi en réaction à des appellations péjoratives telles que « jargon ». Finalement, le terme « yiddish » s'impose : il rend compte de la singularité de cette langue qui constitue un monde en soi et ne peut être appréhendée dans sa seule proximité avec les dialectes germaniques.

Cette langue fut également, depuis son origine, le vecteur d'une riche littérature, d'abord essentiellement religieuse, puis élargie à des registres profanes. Les grands auteurs classiques de l'époque moderne hissèrent le parler populaire au rang de langue littéraire et de culture, ce qui changea considérablement son statut et sa perception.

Ces brefs jalons posés, nous nous trouvons confrontés à une langue d'une réelle complexité dont le développement semble de nos jours, grâce à des décennies de recherche, mieux compris et appréhendé. Toutefois, l'histoire de la langue yiddish reste largement à explorer et sa genèse, ses traits structuraux ou son évolution suscitent encore maints débats passionnés. La relative ténuité des sources et la multiplicité des facteurs endogènes et exogènes qui participèrent à son émergence rendent souvent malaisé de restituer les linéaments de son histoire, de cerner ses transformations ou sa nature.

Rappelons également que le yiddish fut, pendant très longtemps, associé à des clichés négatifs qui ne facilitèrent guère sa description scientifique :

« langue corrompue », « dialecte bâtard », « jargon », tels sont quelques-uns des qualificatifs dépréciatifs qui ont servi à caractériser ou stigmatiser la langue vulgaire des Juifs ashkénazes. Certes cette dépréciation date surtout de l'époque moderne, de la « sortie du ghetto » qui impliquait l'abandon des parlers juifs et l'adoption des langues majoritaires ; mais, en fait, dès son origine, le yiddish a été qualifié de « patois des Juifs ashkénazes ». Ainsi, dès le xv^e siècle, certaines autorités religieuses s'étonnaient, voire s'indignaient, qu'on puisse rédiger des textes saints dans la langue du peuple. La *lingua franca* fut longtemps ravalée au niveau d'un parler vulgaire assez fruste, aux registres d'expression anémiés, destiné aux enfants, aux femmes et aux ignorants, c'est-à-dire à tous ceux qu'un faible niveau de connaissance empêchait d'accéder à la haute culture hébraïque.

À toutes les époques se sont levés des prophètes pour annoncer la mort imminente du yiddish. Des intellectuels de l'ère des Lumières, les *maskilim*, considéraient le yiddish comme une langue de transition, qui serait abandonnée avec la résolution de la « question juive » ou disparaîtrait de sa belle mort, telle une espèce inadaptée à l'évolution humaine. La fin des migrations ou l'intégration des Juifs dans les sociétés d'accueil devaient sonner le glas d'une langue liée à l'exil des Juifs ashkénazes ou à l'enfermement du ghetto.

Un des aspects révélateurs de cette difficulté à cerner la réalité concrète du yiddish, au-delà des surestimations ou des dévaluations idéologiques, reste les

statistiques des yiddishophones. Le recensement des Juifs ou des locuteurs des langues juives a toujours posé des problèmes spécifiques, soit en raison d'interdits internes aux communautés, tels que le rejet biblique de tout pointage¹, soit en raison de l'absence de statistiques précises des Juifs dans les royaumes, empires ou États modernes. De la sorte, leur existence en tant que peuple ou nationalité était niée et ils étaient marginalisés socialement. En fait, il n'y a pas eu, aux XIX^e-XX^e siècles, de véritable recensement des Juifs fondé sur l'usage des langues. La plupart du temps, les locuteurs du yiddish se retrouvent englobés, dilués dans de grands ensembles, rubriques ou dénominations qui ne permettent pas de prendre en compte la réalité sociologique du yiddish. Ainsi, par exemple, dans la Russie tsariste, les tendances assimilatrices du pouvoir rendaient impossible de savoir réellement qui parlait yiddish. Même constatation dans l'Empire austro-hongrois, où l'administration ne reconnaissait que quelques langues parlées (*Umgangssprache*), comme le polonais, le hongrois, l'allemand, l'ukrainien, le slovaque ou le tchèque. Le yiddish, quant à lui, n'était pas reconnu comme « langue nationale de l'Empire » et, de ce fait, n'apparaît jamais dans les statistiques.

La question linguistique devient, à l'époque contemporaine, un marqueur d'identité et d'appartenance ; à ce titre, l'usage du yiddish apparaît comme une des revendications majeures des groupes politiques qui défendaient l'existence d'une culture juive autonome en diaspora. Or, non seulement

cette lutte ne fut pas couronnée de succès, mais, de plus, elle déclencha une répression contre la minorité juive. Concernant le nombre de locuteurs du yiddish, nous ne disposons que de quelques estimations : le démographe J. Letschinsky² recense environ 16 250 000 Juifs dans le monde en 1935. Selon M. Weinreich³, il existait dix à onze millions de yiddishophones dans les communautés juives. En Russie, en 1897, 96,9 % des Juifs donnent le yiddish comme langue maternelle. Ce chiffre diminua lors du premier recensement réalisé par le pouvoir soviétique en 1926, jusqu'à ne plus atteindre que 70,7 %. Lors du recensement de 1931 en Pologne, sur les 3 143 933 citoyens de religion juive, 2 489 034, soit 80 %, déclaraient que le yiddish était leur langue maternelle. De nos jours, on estime le nombre des yiddishophones entre un et deux millions ; mais il n'existe aucune statistique et il est difficile de savoir quelle est la situation linguistique présente, notamment en Europe de l'Est qui fut l'un des grands centres de la langue yiddish au XX^e siècle. Ces chiffres reflètent l'ampleur des pertes occasionnées par la Shoah, l'hémorragie linguistique provoquée par l'entrée des Juifs dans le monde moderne, mais aussi l'inversion des équilibres langagiers et l'émergence de nouvelles langues véhiculaires, dont, principalement, l'hébreu.

Une réévaluation positive de la place du yiddish au sein de la société ashkénaze et de la culture européenne incite à reconsidérer l'histoire complexe du yiddish sur des bases nouvelles. Après la Deuxième Guerre mondiale, qui entraîna la disparition brutale

de pans entiers de la culture ashkénaze, la carte du yiddishland s'est lentement reconstituée, sans, bien sûr, retrouver la vigueur et la splendeur d'antan. Des données démographiques, des configurations géographiques, des tropismes culturels nouveaux ont émergé qui nécessitent de dresser un bilan mesuré des mutations que le yiddish a connues depuis un demi-siècle. La fin du millénaire aura vu de nombreuses langues minoritaires mourir, des cultures s'effriter, disparaître. Notre époque est marquée par une évidente standardisation des modes de vie, un nivellement planétaire des cultures. En raison de la fragilisation des minorités, certaines langues connaissent une érosion irréversible. D'un autre côté, on assiste à un retour des identités communautaires et à une réappropriation de traditions religieuses. Dans ce contexte, quelle place et quel rôle attribuer aux cultures et langues minoritaires, dont le yiddish ? Sont-elles vouées à une agonie lente et irrémédiable ou, au contraire, sont-elles encore porteuses de projets vivants ? Il convient de s'interroger sur le devenir des langues minoritaires qui connaissent une force de résistance, une vigueur sociale évidentes, même si elles ont objectivement du mal à résister dans les sociétés occidentales de plus en plus monolingues. Ces langues répondent, sans aucun doute, à des demandes sociales, à une volonté de reconnaissance de la spécificité des cultures minoritaires ou nationales, cristallisent des aspirations utopiques, quasi messianiques, et possèdent une force interne qui demande à être comprise ou évaluée avec sérénité.